

Mohamed Ben Mustafa Valsan - Discours pour la Russie

Étant donné le thème du jour qui porte sur la paix et sur les moyens de l'établir en communiquant, je commencerai par vous transmettre mes salutations en utilisant deux expressions qui, par une heureuse coïncidence, riment entre-elles : *Es-Salâmu 'alaykum* et *Pax vobiscum*. Ce salut constitue normalement un gage de paix et la garantie d'une complète sécurité contre toute forme d'agression possible. Il offre en outre l'avantage de concourir au bonheur de ceux qui l'adressent comme de ceux qui le rendent puisqu'il est dit : Heureux les « faiseurs de paix » (*makarioi oi éirénopoloï*) : ils seront appelés fils de Dieu. (*Matthieu*, 5 9). Je ne peux m'empêcher de rappeler à cet égard que le mot *Islâm* lui-même est tiré de la racine *salama* exprimant cette idée de "paix" que l'on entend dans *Es-Salâmu 'alaykum*.

On peut prêcher avec profit de deux manières : par la bonne parole et par l'exemple. Pour illustrer ce propos, je résumerai sommairement ce qui explique peut-être l'honneur qui m'est fait d'être aujourd'hui parmi vous. Issue d'une *Tariqa*, autrement dit une Confrérie, fondée au 13^{ème} siècle par le Cheikh Abu I-Hasan ash-Shadilî, la communauté soufie que je dirige depuis 1990 avait été installée par mon père en 1951 à Paris. La communauté s'étant étendue, du fait notamment des naissances d'enfants, elle eut rapidement besoin d'un cadre plus grand et d'un environnement plus sain. Mon statut d'apiculteur professionnel me permit en 1994 d'acquérir un domaine à la campagne, au sud de la ville de Dijon, la capitale de la Bourgogne connue mondialement pour sa moutarde et ses grands crus.

Le site qui devait me permettre de développer mon activité professionnelle comportait de nombreux bâtiments, pour la plupart anciens, qu'il convenait de réhabiliter, pour créer des habitations et un lieu de culte que l'on appelle une *zawiya*. Je découvris à la signature du contrat d'achat que ce lieu était historique. Il s'agissait de l'endroit où Robert de Molesme (1029-1111) avait fondé le grand Ordre monastique des Cisterciens en 1098. Je me retrouvais ainsi sur les lieux primitivement insalubres, marécageux et forestiers, que les premiers moines défrichèrent et rendirent hospitaliers pour y établir leur Abbaye, "oratoire" autant que "laboratoire", conformément à la devise bénédictine *orare et laborare* ("prier et travailler"). Le puits originel du Père fondateur s'y trouve encore. Comme à l'époque l'endroit était couvert de roseaux, le *nouveau monastère* prit le nom d'Abbaye de Cîteaux (un *cistel* désignant un "roseau"). Deux ans après leur arrivée, les moines déplacèrent leur centre d'activité général deux kilomètres plus au sud pour bénéficier des eaux abondantes d'une rivière et affectèrent l'emplacement initial, dont l'argile était riche en fer, au travail de la forge et de la tuilerie : le lieu-dit est dénommé encore actuellement *La Forgeotte*. Peu de temps après, alors que les quelques moines vieillissants et en manque de santé laissaient penser que le nouvel Ordre était condamné à disparaître et qu'il n'aurait été qu'un épisodique retour à une observance stricte de la Règle monastique de Saint Benoît, arriva un sauveur providentiel. Avec une trentaine de compagnons, celui qui devait être appelé plus tard Saint Bernard donna l'impulsion nécessaire et décisive pour assurer la survie puis l'expansion de l'Ordre cistercien. Ce dernier couvrit bientôt l'Europe et compta en quelques décennies des centaines de monastères pour atteindre plus de 1500 en 1250.

Notre arrivée en juillet 1994, qui concerna rapidement plus de 150 personnes, ne pouvait passer inaperçue. Nous n'étions plus dans le contexte de l'anonymat des villes, et très vite certains autochtones devaient nous considérer comme des Sarrazins de retour. Heureusement, les moines étaient nos plus proches voisins et, les rapports de bon voisinage étant d'importance majeure en Islam, ce fut l'une de nos premières préoccupations. Je suis donc allé, avec un groupe de frères,

frapper à la porte de l'Abbaye afin d'établir la meilleure relation possible. Revêtus de nos robes de laine, nous fûmes accueillis par le Père-Abbé Dom Olivier qui en était à la première année de sa charge abbatiale. Nous fîmes ainsi connaissance des moines qui eux-mêmes étaient dans leur habituelle tenue blanche. Le moment fut solennel et c'est alors que j'ai demandé la protection du Père-Abbé pour notre communauté, évoquant le précédent prophétique à cet égard. Il faut en effet se souvenir que la fonction apostolique du Prophète Muhammad fut d'abord attestée par des moines chrétiens. À deux reprises, et bien avant sa mission, le jeune qurayshite Muhammad avait été reconnu comme le futur Prophète attendu des arabes. Au cours d'un voyage en Syrie, il fut identifié comme tel alors qu'il n'avait qu'une dizaine d'années. Ce fut un moine nommé Bahira qui, versé dans les écrits sacrés et connaisseur de certaines prophéties, le repéra lors de sa halte devant son couvent, et qui, l'ayant interrogé et ayant vérifié sur lui certains signes physiques, fut convaincu de son apostolat à venir. Le diagnostic fut confirmé une quinzaine d'années plus tard, lors d'un second voyage au même endroit, par le moine Nestor qui était probablement un successeur de Bahira. Par la suite, lors de l'avènement de la nouvelle religion, c'est le cousin de son épouse, Waraqa ibn Nawfal qui avait embrassé le Christianisme qui témoigna de l'authenticité de son rôle électif. Peu après, confrontés aux persécutions qui se multipliaient, un premier groupe de musulmans fut contraints d'émigrer de La Mecque et trouva refuge en Abyssinie auprès du Négus. De foi chrétienne, ce dernier les assura de sa royale protection. On peut apprécier à cette simple récapitulation ce que les musulmans doivent aux chrétiens de l'époque!

Accédant à ma demande, le Père-Abbé de Cîteaux, dont la bienveillance à notre égard ne s'est jamais démentie, accepta généreusement de veiller à la protection de notre petite communauté. Une amitié fut ainsi scellée qui ne fit que se renforcer au cours du temps. Des rencontres en vue de partager nos expériences sur nos vies communautaires et spirituelles respectives furent organisées et devinrent régulières. Sur un rythme souvent mensuel, nous avons commencé par échanger nos points de vue sur les données de nos Textes sacrés, sur nos rites etc. Puis assez vite s'est posée la question d'une prière commune. Comme il n'était nullement question de sacrifier à une quelconque forme de syncrétisme, il a été convenu d'accomplir ensemble une "prière du cœur" dont la nature silencieuse permettrait d'échapper à tout problème de compatibilité. Par la suite, le souhait d'une invocation partagée s'étant manifestée, il fallut trouver un texte qui s'y prêtât. Le choix se porta sur une magnifique prière de Grégoire de Naziance (329-390) qui faisait parfaitement l'affaire. Adressée au Dieu unique et suprême, la louange commence en effet par ce vocatif : *Ô Toi l'au-delà de tout, comment T'appeler d'un autre nom ?* Elle se poursuit en disant entre autre : *Tous les êtres Te célèbrent, ceux qui parlent et ceux qui sont muets... Tout ce qui existe Te prie...Tu as tous les noms, comment T'appellerai-je ?* D'autres initiatives furent également prises comme le rite du lavage des mains et des pieds pour commémorer les rituels abrahamiques du Chêne de Mambré (cf. *Genèse* 18, 1-10) et le bon accueil fait à Jésus venant comme un étranger (cf. *Matthieu*, 25, 35). A cette dernière référence et sa mention *in extenso*, fait d'ailleurs écho un saint hadith (*hadîth qudsî*) où, au Jour de la Résurrection, Dieu fait notamment ce reproche à l'homme : « J'ai été malade et Tu ne M'as pas visité ». L'homme s'enquerra : « Ô Seigneur comment T'aurais-je visité alors que Tu es le Suzerain des Mondes ? » Il lui répondra : Ne sais-tu pas que tel de Mes serviteurs est tombé malade ? Or tu ne l'as pas visité. Et ne sais-tu pas que si tu l'avais visité tu M'aurais trouvé auprès de lui ? »

Si l'heureux rapprochement entre nos communautés bénéficia d'un espace béni, il faut dire que le temps fut lui aussi, dès l'abord, particulièrement auspiceux. C'est le 20 août 1994, au jour de la Saint Bernard, que fut inauguré le nouveau siège bourguignon de la *Tariqa*. Il se trouve que cette date marquait un moment assez exceptionnel de conjonction. Cette année là en effet, le 20 août du calendrier solaire correspondit au *Mawlid an-Nabî*, c'est-à-dire à l'anniversaire de la Naissance du Prophète le 12 du mois de Rabî' al-Awwal du calendrier lunaire. La probabilité d'une telle coïncidence

est faible compte tenu du fait que l'année compte 365 jours un quart selon le premier comput et 354 jours un tiers selon le second, ce qui a pour conséquence un décalage de 11 jours environ entre les deux cycles annuels et d'un an à peu près tous les 33 ans. Ce qui ajoutait de la valeur à cette étonnante et rare conjonction, c'est qu'elle semble s'être produite précisément à la naissance même du Prophète si l'on se fie aux données de Martin Lings, auteur d'un ouvrage biographique sur le Prophète (cf. *Le Prophète Muhammad*, chap. 7, p. 33, Paris, 1977).

Pour que ce genre d'harmonie puisse exister, pour que la paix qui en découle soit pérenne, il faut avant tout que les acteurs soient majoritairement des gens animés d'intention droite et de bonne volonté, ayant en vue l'intérêt de Dieu dans leur œuvre. Pour s'en convaincre, il n'est que de se remémorer la louange transmise par Saint Luc (2,14) et basée sur la Vulgate établie par saint Jérôme : *Gloria in altissimis Deo et in terra pax in hominibus bonae voluntatis* (« Gloire à Dieu au plus haut des cieux et Paix sur terre aux hommes de Bonne Volonté »).

Il est évident que cette communication s'avère bien trop brève pour répondre correctement à la question : How to bridge our divisions and bring peace to the world ? Sans doute même suscite-t-elle plus de questions qu'elle n'en résout. J'ose espérer cependant qu'elle sera considérée comme une première contribution à la mise en œuvre plus que jamais nécessaires de rencontres constructives pour la paix.